

O.-L. AUBERT

LE TREIZAIN
du Devoir et
de la Douleur



Editions du Comité
" des Amis de Fred Aubert "
Saint-Brieuc

XAVIER LE CLECH
AVOUÉ
SAINT-BRIEUC
(Côtes-du-Nord)

LE TREIZAIN
DU DEVOIR ET
DE LA DOULEUR

Cet ouvrage édité par les soins du
« Comité des Amis de Fred Aubert »
n'a pas été mis dans le commerce.
Il a été tiré à 250 exemplaires,
numérotés de 1 à 250 dont 10
exemplaires sur papier Japon
M. S. J., numérotés de 1 à 10.

Exemplaire N^o 87

O.-L. AUBERT

LE TREIZAIN du Devoir et de la Douleur



Editions du Comité
" des Amis de Fred Aubert "
Saint-Brieuc



Salina, Kansas

A la Mémoire de Fred AUBERT

Avocat

Capitaine au 19^e R. I.

Né à Saint-Brieuc, le 19 Novembre 1897

Mort au Champ d'Honneur

le 14 Mai 1940

ORDRE DE L'ARMÉE

AUBERT, Frédéric, Capitaine commandant la 3^e Cie du 19^e R. I.

Officier de réserve, possédant au plus haut degré les vertus bretonnes. Adoré de ses soldats, a su, au cours de la première partie de la Campagne en Lorraine, grâce à ses qualités de cœur, à sa connaissance de la troupe et à son action personnelle, faire de sa compagnie une unité de qualité.

Le 14 Mai, à Hermeton-sur-Meuse, a donné sa mesure, alors qu'il était fortement pressé sur son front, en montant spontanément, avec le personnel qui l'entourait, une contre-attaque destinée à dégager le P. C. du bataillon qu'il venait d'apprendre débordé. Est sorti en tête de ses hommes, les entraînant énergiquement en avant. A été frappé à mort, face à l'ennemi, au moment où il allait atteindre l'objectif assigné, donnant ainsi à tous un magnifique exemple d'abnégation, d'esprit de solidarité et de discipline.

Chevalier de la Légion d'honneur, déjà titulaire de 3 citations pendant la guerre 1914-1918.

(Journal Officiel, 31 octobre 1940.)

LE TREIZAIN



INQUIÉTUDE

Dans l'inconnu pesant, des heures oppressantes
Se traînent lourdement d'un pas égal et lent.
L'ombre s'approfondit où, sombres, malfaisantes,
D'indistinctes rumeurs créent un émoi troublant.

Dans ses recoins obscurs mon âme halète et souffre
D'une sourde douleur qui, d'un taraud fatal,
Féroce, creuse en elle un insondable gouffre,
Et fait que de mes maux j'ignore le total.

Sur le chemin rugueux qu'en peinant il faut suivre
Combien de malheureux marchent à mon côté ?
Je sens en chacun d'eux l'accablement de vivre,
Le désir de tenir tête à l'adversité...

Oh ! quand donc prendra fin cette ère de démence ?
Quand nos yeux verront-ils dans la clarté du jour
Briller, astre attendu, l'étoile d'espérance
Qui nous annoncera, de la paix, le retour ?

Dois-je longtemps encor. connaître la détresse
Où me plonge du sort l'insondable secret,
Dans l'attente du mot qui chassant ma tristesse
A mon cœur permettra d'être à nouveau quiet ?

6 Juin 1940.

ANGOISSE

La sombre incertitude est un mal qui me mine,
Et, sur moi, fait peser une chape de plomb...
Mon cœur lassé se fond, mon âme est en ruine,
L'effroi du pire fait ruisseler d'eau mon front.

Depuis un mois entier nous sommes sans nouvelles
— Oh ! que ce temps fut long — du fils de mes pensers...
Je pleure et, tristement, de tous côtés j'appelle,
Nulle voix ne répond à mes cris angoissés.

Mon enfant bien aimé, plein d'entrain et de vie,
Toi dont le bel esprit rayonnait de clarté,
Toi qui n'étais l'objet d'aucune sottie envie,
Toi que tous estimaient pour sa simplicité...

Que t'est-il arrivé dans l'horrible bataille
Où, j'en suis convaincu, tu fis tout ton devoir ?
Nul ne le sait ? Mais si la douleur me tenaille,
Elle ne détruit pas en moi le saint espoir

De te revoir. Mon fils, j'attends l'heure bénie
Qui nous apportera l'officiel avis
Qu'après avoir connu des affres d'agonie,
Pour le bonheur des tiens, tu es sauvé, tu vis.

14 Juin 1940.

COMBAT A L'AUBE

Sept heures du matin. A Hermeton-sur-Meuse.
Tapis, plaqués au sol, les hommes dans les bois
Viennent d'être alertés. Une combe se creuse
Profonde devant eux, d'où monte un bruit de voix.

Soudain le chef se dresse. Il a la confiance
De ses soldats bretons qui savent ce qu'il vaut.
Déjà, dans l'autre guerre, une mâle vaillance
Au front l'a plusieurs fois fait diriger l'assaut.

Un bout de ruban rouge étoile sa poitrine.
Quand il lui fut remis, il n'avait que vingt ans...
Dans son fixe regard on perçoit qu'il devine
Que les dangers sournois sont gros et menaçants.

— Debout, debout les gars, dit-il d'une voix ferme.
Debout, par l'ennemi nous sommes débordés.
C'est à nous de briser le mur qui nous enferme.
En avant, mes amis, montrez-vous décidés...

C'est un ordre formel. Honneur à qui succombe !
Sur les pas de leur chef, ils vont à l'inconnu...
Blessé grièvement, le capitaine tombe.
On ignore, depuis, ce qu'il est devenu.

15 Juin 1940.

J'AI PU PLEURER

Longtemps désesparé comme après un orage,
Tout pareil au fétu par le vent balayé,
Sans force et sans soutien, je manquais de courage
Et je ne savais plus où pouvoir m'appuyer.

J'errais et dans la nuit je cherchais la lumière,
Celle de vérité qui me consolerait,
Non pas pour elle mais pour tout ce qu'elle éclaire,
Ce qu'elle purifie en le rendant parfait.

L'heure grave sonnait de me juger moi-même,
Aussi de réprover les anciens abandons,
Et, pour en obtenir la fin de l'anathème,
De demander à Dieu de bienfaisants pardons.

L'appel mystérieux dans mon âme indécise
Du devoir révélé que j'avais oublié,
M'a conduit à franchir les portes d'une église,
A retrouver la foi, le besoin de prier.

A genoux, j'ai senti grandir ma conscience.
Le mal, que j'ai commis jadis, a comparu
Devant elle. Mes pleurs sont tombés en silence,
Et c'est parce que j'ai pu pleurer, que j'ai cru.

16 Juin 1940.

MENACES

En moins de trente jours, d'une prompte conquête
Notre ennemi farouche a connu la faveur,
Et la France accablée, haletante, inquiète,
Invoque en vain du ciel le miracle sauveur.

Celui-ci ne vient pas et l'on sent que chaque heure
De l'investissement augmente le danger ;
Que la mort rode, approche et, de sa faux, effleure
Les fronts pensifs de ceux qu'elle vient assiéger.

Au fond de moi j'éprouve une torture atroce,
Un mal que jusqu'alors je ne connaissais pas...
O mon riant pays, sous le fer et la crosse,
Vas-tu donc endurer un offensant trépas ?...

Dresse-toi, fais l'effort qui lasse la souffrance,
Tâche de dénouer le lien qui t'étreint,
Pour que surgisse enfin l'aube de délivrance
Qui fera ton zénith redevenir serein...

On assure tout bas que si notre patrie
Doit supporter l'horreur de la captivité,
C'est que son âme était plus qu'à demi-pourrie...
...Ce jugement n'est pas tout entier mérité.

17 Juin 1940.

TRISTESSE DES FAITS

Oser douter du sort, c'est renier la France.
Cependant, par l'excès d'un infernal tourment,
L'aube de chaque jour refoule l'espérance
Pour laisser s'approcher l'horrible dénouement.

Est-ce un spectacle vrai que notre belle armée
N'a plus d'officiers et manque de soldats,
Qu'ils ont abandonné la patrie opprimée,
Et, poussés par l'effroi, déserté les combats ?

O tristesse des faits. De par leur certitude,
Liberté, liberté tu n'es plus que débris.
Il va falloir subir la lourde servitude
D'un ennemi vainqueur oppressant le pays...

Mon fils très cher, ô toi qui rêvais de justice,
Lorsque tu rougissais la terre de ton sang,
Tu ne supposais pas que ton pur sacrifice
Serait récompensé par cet aboutissant...

La faute en revient à qui s'est conduit en lâche,
Qui n'a pas défendu l'idéal et la foi...
Toi tu peux rester fier d'avoir rempli ta tâche,
De même que je suis, mon enfant, fier de toi.

18 Juin 1940.

DEVOIR CIVIQUE

Cauchemar effrayant... Ils ont dépassé Rennes...
Après dix-huit cents ans, c'est le Fléau de Dieu
Qui s'abat à nouveau sur nos monts et nos plaines...
Dans une heure ils seront rendus à Saint-Brieuc.

On dit que dominés par les lois de la guerre,
Dont la rigueur, hélas ! les a faits triomphants,
Ils se sont avancés en couchant sur la terre
Des femmes, des vieillards et des petits enfants.

Bien que notre Cité soit proclamée ouverte,
Ne s'apprêtent-ils pas, puisqu'ils sont les plus forts,
A la décimer puis, pour consommer sa perte,
A joncher ses pavés de blessés et de morts ?...

Blêmes, les habitants, en proie à la panique
Que les propos tenus viennent amplifier,
Pour éviter le sort du destin fatidique
Cherchent de sûrs abris où se réfugier...

Fuir en ces moments c'est manquer de courage,
Dès lors que l'on détient une part de pouvoir...
Je suis prêt à m'offrir, s'il le faut, en otage...
A mon poste rester, c'est faire mon devoir.

19 Juin 1940-

JOUG OPPRESSEUR

Les voici donc chez nous. Leurs forces nous accablent.
En ville ils sont entrés tumultueusement,
Leurs tanks et leurs canons, leurs engins formidables
Sur sa base faisait trembler tout bâtiment.

Les gens, stupéfiés, regardaient sans comprendre
Avec des yeux voilés par la brume des pleurs
Ce torrent qui, jailli de l'Est et de la Flandre,
Dévalait sur la place en flots dévastateurs...

Jamais, jusqu'à ce jour, notre Bretagne sainte
N'avait encor connu le joug de l'étranger.
Aussi lui semblait-il, pantelante et contrainte,
Qu'en face celui-ci la venait outrager...

Mon enfant, à nouveau, c'est vers ta chère image
Que toute ma pensée accomplit, en ce jour,
Son fidèle et pieux lointain pèlerinage
Et va vers ta souffrance aussi vers ton amour.

Et cependant je vais te faire de la peine,
Car je dois, dans ton cœur, déverser le poison,
Dont l'upas grandira le ferment de ta haine :
...Des soldats allemands occupent ta maison.

21 Juin 1940.

LES COUPABLES

La France, hélas, a dû poser sa signature
Au bas du compromis qui met fin aux combats...
De cet affront doublé par une flétrissure
Le trait nous atteint tous, citoyens et soldats.

Nous voici devenu le peuple qu'on méprise,
Nous, jadis si jaloux de notre liberté.
Mais si nous subissons une effrayante emprise
C'est la conclusion de mainte lâcheté...

De ce cruel échec les auteurs responsables
Sont une légion. Ce sont nos gouvernants
Qui nous ont abusés. Leurs actes condamnables
Nous ont tout droit conduits aux périls imminents.

Leurs votes soutenaient la laideur et l'orgie,
Démagogues sans frein, à l'amour du pays
Ils opposaient le vice et, dans la gabegie,
Ne vivaient que pour eux et pour leurs bas profits.

Alors qu'ils dédaignaient la puissance adverse,
Qu'ils ignoraient sa force et ses complexions,
Ces pleutres affolés ont déclaré la guerre
Nous sachant inarmés et sans munitions.

2 Juillet 1940.

SOUFFRANCE DE HÉROS

Le front courbé convient à l'atroce défaite,
Même qu'un sort pareil ne soit pas mérité...
Mais il en est encor pour relever la tête,
Et conserver le droit de se faire écouter.

Ce sont nos chers enfants qui, d'une main crispée,
Alors qu'ils se voyaient entourés d'ennemis,
Sans peur, se défendaient, brandissaient leur épée
Afin de protéger et sauver leur pays.

Fiers soldats, restés seuls, quand tonnait la bataille,
Ils s'avançaient debout sans souci de ses coups...
Stoïques et vaillants, ils se sentaient de taille
A braver les périls et cela jusqu'au bout.

Dépourvus d'armes, c'est de leurs frêles poitrines
Qu'ils ont, aux assaillants, opposé le rempart,
Tenu tête à l'assaut des sinistres machines,
Monstres qui se ruaient, sur eux, de toute part.

De quelle immensité peut être la souffrance
De ces nobles héros qui, comme toi, mon fils,
Ont vu crouler soudain leur mâle confiance,
Leurs ardeurs devenir d'inutiles défis ?...

4 Août 1940.

TOUJOURS ABSENT

Ils étaient trois enfants : mes deux fils et mon gendre.
Mon cœur ne faisait pas de différence entre eux :
C'étaient de vrais soldats à l'âme haute et tendre
Que guidait au combat l'exemple des aïeux.

Résolus à garder sa grandeur à la France,
Prêts pour elle à donner le meilleur de leur sang,
Ils sont partis ensemble, avec cette espérance
Qu'ils se retrouveraient au jour éblouissant

Où le chant des clairons saluerait la victoire.
Vigilants, à leur poste, ils tinrent sans mollir
Jusqu'au moment fatal. Aussi purent-ils croire
Que jamais l'ennemi ne nous ferait faiblir.

Ils supposaient alors que, chez tous, le courage
Était à la hauteur, à la force du leur,
Que l'ouragan de feu, quelle que fût sa rage,
Ne pourrait l'emporter, rendre forclos l'honneur,

Dans nos rangs susciter l'opprobre et le parjure.
Deux seulement, hélas, ont répondu présent,
Lorsqu'a sonné la fin de la sombre aventure...
Leur frère qu'ils aimaient, Fred, est toujours absent...

11 Août 1940.

VISION

Mon sommeil m'a donné la vision d'un rêve
Où se fondaient entre eux ma joie et mon amour...
Dans la douce lueur du matin qui se lève,
Heureux, mon cher enfant, nous fêtions ton retour.

Je te voyais debout aux côtés de ta mère,
Je te touchais le bras en te disant : C'est toi ?
Et tu me souriais, amène et débonnaire,
Me répondais : mais oui, mon père, c'est bien moi.

Puis me montrant ton front, en détournant la tête,
J'ai vu s'y dessiner la cicatrice en croix,
La perforation qu'une balle avait faite,
A Hermeton, alors que tu sortais du bois...

Cependant j'oubliais, ô mon fils, ta souffrance,
Pour me laisser aller à mon entier bonheur,
Remercier le ciel de sa sainte clémence
Qui te rendait vivant à ma tendre ferveur...

La vision ne fut que ce que dure un songe.
Lorsque j'ouvris les yeux, le jour me révéla
Que mon émotion venait d'un doux mensonge
De mes sens abusés... car tu n'étais pas là.

15 Septembre 1940.

GOLGOTHA

Combien me semble dur le chemin du calvaire
Dont, chaque jour je dois, d'un pas mal assuré
Et le front soucieux, gravir la pente amère,
Qu'une âpre anxiété marque à chaque degré.

Depuis bientôt cinq mois que dure la tempête,
Je vis dans l'épaisseur d'un éternel brouillard,
Victime d'un destin dont la rancœur décréte,
Pour mon cœur en attente, un malveillant retard.

Pourtant, chaque matin, lorsque l'heure est passée
Sur qui je comptais pour soulager mon chagrin,
Bien que mon âme soit un peu plus oppressée,
Résigné, je me dis : attendons à demain.

Mais, hélas, les demains se succèdent semblables,
Pétris par l'amertume et la déception...
Ils gardent leur secret et ne sont que capables
De toujours m'apporter la désillusion.

Cependant je conserve en moi l'espoir tenace
Que mon enfant perdu quelque jour reviendra...
Et c'est afin, pour lui, d'obtenir cette grâce
Que je gravis, les yeux au ciel, mon Golgotha.

29 Septembre 1940.

POST SCRIPTUM



*Extraits d'une lettre du Commandant
ARGOUARCH, Commandant le 1^{er} Ba-
taillon du 19^e Rég. d'Inf., arrivée à
Saint-Brieuc, le 30 Septembre 1940 :*

« ...Je ne puis que vous confirmer la triste nouvelle, que
« vous avez sans doute reçue déjà, de la mort du Capitaine
« Fred Aubert, de mon unité. C'est le 14 Mai, en Belgique,
« à Hermeton-sur-Meuse, au cours d'une contre-attaque,
« qu'il est tombé face à l'ennemi, frappé d'une balle au
« front, ayant fait l'admiration de tous, par son allant et
« sa bravoure. Pleuré de ses hommes, il était, pour moi,
« mon meilleur ami et mon meilleur Capitaine... »

Commandant ARGOUARCH.

. . .

« Le 14 mai, vers onze heures et demie du matin, je lui
« ai serré la main. A trois heures, je l'ai retrouvé étendu,
« livide, mais ne portant aucune trace de blessure appa-
« rente. J'ai eu l'impression qu'il n'était que commo-
« tionné... »

*Déclaration faite le 3 octobre 1940,
par le soldat COLIN, de Plérin.*

DOUTE

L'un dit qu'il fut tué le matin, à l'aurore,
Qu'il est tombé frappé face à ses ennemis.
Un autre assure qu'à midi, vivant encore,
Il a serré la main à deux de ses amis...

Un troisième l'a vu, le visage livide,
Etendu sur le sol, sans stigmaté apparent
De blessure ou de sang. Bien qu'il semblât rigide,
Il ne l'a pas cru mort en le considérant...

Qu'est-il donc devenu ? Chacun se le demande.
Connait-il la douleur d'une éternelle nuit ?
Malheureux prisonnier, dans la geôle allemande,
A quelle affreuse vie, hélas, est-il réduit ?...

C'est un sixième mois d'angoisse qui commence,
Comme les autres, fait de souffrance et de deuil.
Plus profond m'apparaît l'inquiétant silence
Des longs jours dont l'espoir n'éclaire pas le seuil.

Le doute, cependant, reste contradictoire
Sur une fin que nul n'a voulu confirmer...
Souffrant, pleurant, priant, je me refuse à croire
Que je ne verrai plus mon enfant bien aimé...

1^{er} Novembre 1940.

CERTITUDE

Je reçois aujourd'hui l'effroyable nouvelle
Que mon enfant, mon fils, tué dans un combat,
Depuis six mois déjà, dans la paix éternelle
Dort hélas, ayant fait son devoir de soldat.

Il était noble et bon autant qu'il était brave,
Tous ses hommes étaient ses amis familiers,
Il préféra mourir plutôt que d'être esclave :
C'est pour cela qu'il est tombé dans les premiers.

Son idéal ardent l'égalait aux apôtres :
Il était le rêveur d'amour et de beauté,
Il suivait son chemin, inquiet pour les autres,
Insouciant pour lui dans la témérité.

Son large dévouement doublait son fier courage,
C'est ce qu'ont répété tous ceux qui sont venus
Me confirmer, en pleurs, le pieux témoignage
Qu'ils voulaient conserver de ses mâles vertus...

Mais c'est bien vainement par de douces paroles
Qu'ils se sont efforcés, en mon cœur, d'apaiser
La douleur qui l'étreint... Car les mots qui consolent
Peuvent panser le mal, non le cicatriser.

14 Novembre 1940.

EN EXEMPLE

Les jours passent hélas ! sans calmer ma souffrance,
Sans cesse elle renaît lorsque je pense à toi.
Elle grandit du fait qu'a fui l'espérance,
Que m'opprime le sort d'une implacable loi.

A l'heure où, ce matin, je sortais de la messe,
Tes amis sont venus et m'ont serré la main.
Je sentais dans leur âme une immense détresse,
Que, pour toi, leur amour était bien plus qu'humain.

Ils venaient m'apporter l'affirmé témoignage
Qu'ils garderaient toujours ton pieux souvenir
Et que, de ton exemple, ils donneraient le gage
Aux enfants de demain, pour fonder l'avenir.

Ils avaient approuvé les paroles du prêtre
Qui, sachant le pourquoi tu t'es sacrifié,
Dans sa prière, à Dieu demandait de t'admettre
Chez les Elus, auprès du Grand Crucifié...

Mais moi, dont la pensée est, en elle, certaine
Des vertus de ton cœur noble, loyal et fort,
Je te pleure en songeant que la première peine
Que tu nous a causée, ô mon fils, c'est ta mort.

15 Décembre 1940.

ANNIVERSAIRE

Un an, un an déjà, mon fils, que tu reposes
Dans cette terre belge où t'a couché la mort.
Sur ta tombe on a mis des œillets et des roses
Qui sont de la couleur de ton sang pur et fort.

Ta vie hélas, fut courte autant qu'elle fut belle.
Tu l'as abandonnée à sa saison d'été,
Mais tous les souvenirs qu'elle laisse après elle
Rappellent ta droiture et ta grande bonté.

Le devoir est sacré lorsque la cause est sainte :
Sans souci des dangers tu voulus l'accomplir,
Et quand tu fus frappé, nul regret, nulle plainte
Ne monta de ton cœur brisé, près de faiblir.

Maintenant que je sais de ta fin glorieuse
Tous les détails qui font qu'on te doit admirer,
Ma peine qui grandit se fait plus douloureuse
Et ne se calme pas de te pouvoir pleurer...

O mon fils, en ce jour triste d'anniversaire,
Je veux que ton sommeil par ma voix soit bercé,
Et que si jusqu'au ciel s'élève ma prière
Ton sacrifice soit par Dieu récompensé.

14 Mai 1941.

APAISEMENT

Mon fils m'est apparu de nouveau dans un songe.
— Mon père, m'a-t-il dit, je me penche vers toi
En qui mon souvenir vivace se prolonge
Et se garde très pur, soutenu par ta foi.

Je sais que dans tes yeux, souvent, montent des larmes,
Que ta douleur est grande et ne s'apaise pas,
Que désormais ta vie est empreinte d'alarmes,
Et que, sur son chemin, pénibles sont tes pas...

Je sais combien en moi ta pensée est fidèle,
Que, chaque jour, tu viens me voir pieusement,
Que ton âme me prie et que ta voix m'appelle
Sans que tu sentes naître, en toi, l'apaisement.

Ah ! je voudrais pouvoir te donner le courage
De supporter le faix que t'imposa le sort,
Eloigner de ton front l'épais et noir nuage
Qui né de ton chagrin t'empêche d'être fort.

Va, ne me pleure plus. Attends que sonne l'heure
Où dans le grand Destin tu giras à ton tour...
Dis-toi que sur le seuil de l'ultime demeure
Je viendrai t'accueillir, mon père, avec amour.

6 Juillet 1941.

PRÉSAGES



Le sacrifice total de Fred Aubert était en germe dans son passé. Les vers qui suivent, retrouvés dans ses papiers, semblent montrer qu'il avait entrevu son destin.

LE SOURIRE DE LA MORT

Soldat toi qui bondis au sein de la mêlée
Les mains noires de poudre et la face brûlée,
Les yeux illuminés par l'image du but,
Les cheveux soulevés par le vent des obus
Qui fauchent sans pitié, déferlent en rafales
Et mêlent leur clameur à la chanson des balles...

Soldat qui vois la mort étoiler des fronts purs,
Coucher dans les sillons comme des épis murs
Tes frères dont le corps garde le coin de terre
Que leur sang vient de rendre à la Patrie, leur mère...

Soldat qui ne crains rien, sachant où l'ennemi
Sournois et criminel se dérobe parmi
Ses monstrueux engins et ses lâches machines,
Qui n'abattront jamais le mûr de nos poitrines...

Soldat qu'attend là-bas le sanglant corps à corps
Où l'on étrangle, égorgé, où l'on foule des morts...

Soldat, dont chaque pas est un titre de gloire,
Qui par ton sacrifice assures la victoire,
Tu meurs en souriant...

...pendant qu'un trait de sang
Dessine sur ton cœur comme un rouge ruban...

Fred AUBERT.

12 Septembre 1915.

LA BIFFE

La Biffe est sale et belle avec sa rude trogne.
Fabricante d'Histoire et mangeuse de Rois,
Elle a de qui tenir : sa grand'mère La Grogne
Doit frémir, de là-haut, au bruit de ses exploits.

Oh, la Biffe n'est pas une fille tentante,
Sa démarche est roulante, et son pas des plus lourds ;
Sa taille n'est pas fine et n'est pas élégante ;
Et ses gros doigts calleux sont maladroits et gourds.

...La Biffe sent mauvais : quand son front est en nage,
La sueur, dans la poussière, arabesque en sillons,
Et des poils drus, rouillés, barbèlent son visage
Cocasse et comme peint avec du vermillon.

...La Biffe a pipe aux dents et chanson sur les lèvres :
Elle ôte sa bouffarde et crache : alors, gaillard,
Un refrain qui n'a rien des ritournelles mièvres
Part avec l'accent d'un mirliton nasillard.

...La Biffe a gosier sec : dans sa gorge béante,
L'âpre pinard s'engouffre ainsi qu'en un tonneau ;
Après chaque rasade, une manche gluante
Passe et repasse afin d'essuyer le goulot.

...La Biffe a dos de fer : le sac, les couvertures,
La gamelle et l'outil, la chape de mouton,
Oscillent, amarrés à ses épaules dures ;
La Biffe va toujours derrière son bâton.

...La Biffe a peau de cuir : la grouillante vermine
Fait camper ses tribus de poux gris, de poux blancs
Dans les fourrés velus, crasseux de sa poitrine
Que gratte et qu'ensanglante un ongle noir et lent.

...La Biffe a dent de loup : mais lorsque la corvée,
Prise sous un barrage, a perdu les fayots,
La Biffe jure un peu, puis, vite résignée,
Serre son ceinturon et s'endort, le cœur gros.

...La Biffe sait souffrir : quand le froid la secoue,
La nuit, au parapet, d'un torturant frisson,
Quand se gèlent ses pieds, enlisés dans la boue,
Quand la chair de ses mains, aux crocs des hérissons

Se déchire en lambeaux, quand, ventre dans la neige,
Au cours d'une embuscade, elle attend l'ennemi
Qui peut-être lui-même a tramé quelque piège,
Elle crispe en silence un visage blémi.

...La Biffe sait pleurer ; et quand un camarade,
Dégringole, troué, dans le fond du boyau,
Elle sent picoter ses cils, mais, par bravade,
Chasse ses pleurs et mâche un peu plus son tuyau.

...La Biffe sait mourir : quand l'inferral barrage
Galope devant elle, une étrange lueur
Illumine ses yeux, Sans clameur et sans rage,
Elle monte à l'assaut en étranglant sa peur.

De très vieux souvenirs hantent sa bourguignotte.
— On aime à feuilleter le livre qu'on a lu
Avant de le fermer...

Qu'est-ce, sur la capote,
Que ce rouleau tout gris que porte le poilu ?

...Chapeau bas... Ecoutez... C'est la toile de tente
Que la Biffe, bientôt, va rougir de son sang :
Toujours prête à mourir, la Biffe prévoyante,
Traîne, tout préparé, son linceul à son flanc.

Fred AUBERT.

15 Août 1918.

TABLE DES MATIÈRES

I

LE TREIZAIN

	Pages
Inquiétude	13
Angoisse	15
Combat à l'aube	17
J'ai pu pleurer	19
Menaces	21
Tristesse des faits	23
Devoir civique	25
Joug oppresseur	27
Les Coupables	29
Souffrance de Héros	31
Toujours absent	33
Vision	35
Golgotha	37

II

POST-SCRIPTUM

Doute	43
Certitude	45
En Exemple	47
Anniversaire	49
Apaisement	51

III

PRÉSAGES

Le Sourire à la Mort	55
La Biffe	57

LES PRESSES BRETONNES

SAINT-BRIEUC

